

C 27 BMS, S3, 104, P. 16
INV. 81

Ce numéro contient :
LA PETITE ILLUSTRATION (nouvelle Série-Roman) : PLAISIR DU JAPON, par M. Ludovic Naudeau. — Fin.

L'ILLUSTRATION

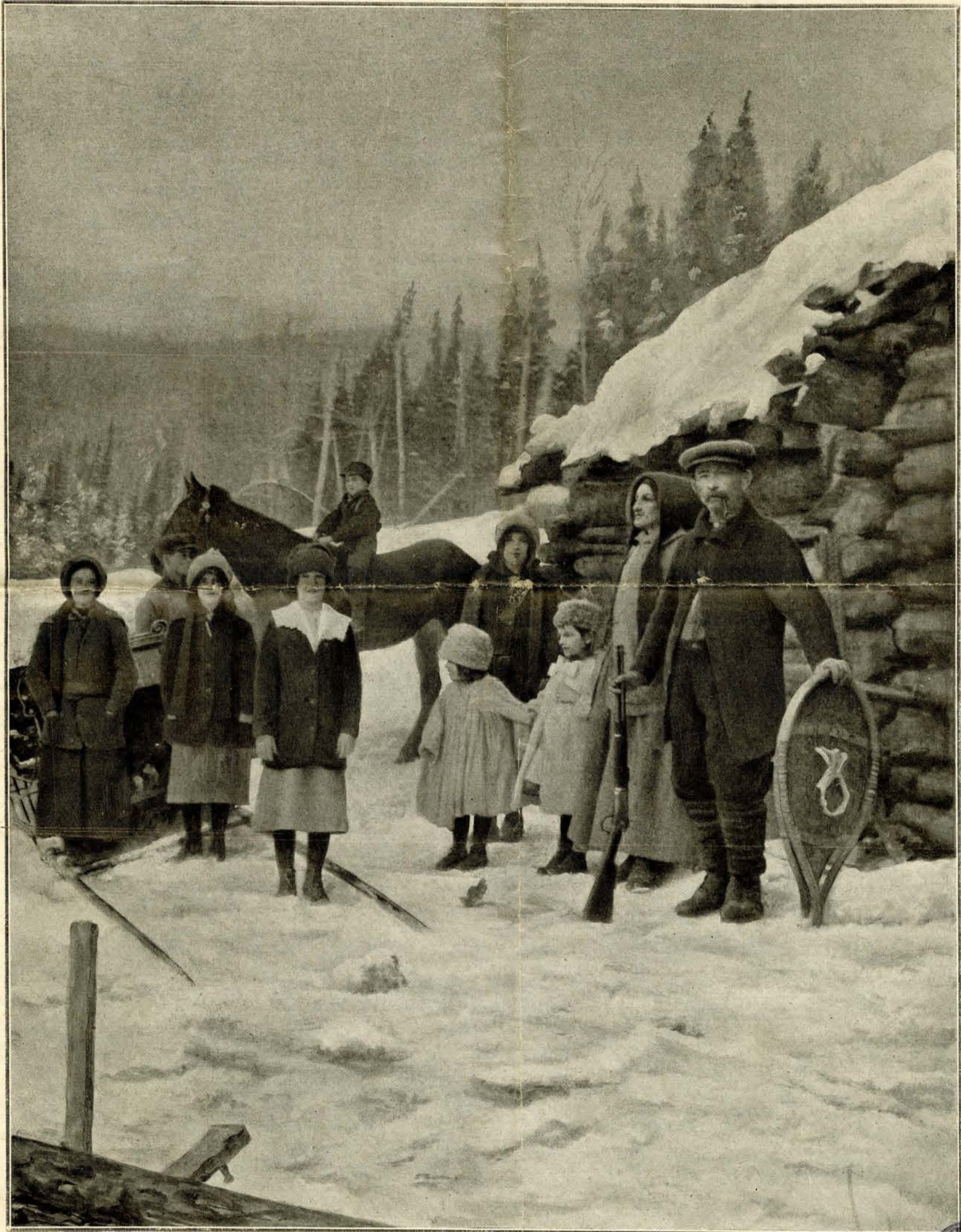


RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1922

80^e Année. — N^o 4121.

Maurice NORMAND, rédacteur en chef.



AU PAYS DE MARIA CHAPDELAINÉ

Une famille canadienne dans la forêt, en hiver : « ... Ce groupe et ce paysage donnent bien l'idée, nous écrit notre correspondant de Québec du milieu où vécut Louis Hémon et où lui fut inspiré son livre. »

Phot. du R. P. Courtois. — Voir l'article, page 175 et suivantes.



168 — N° 4121

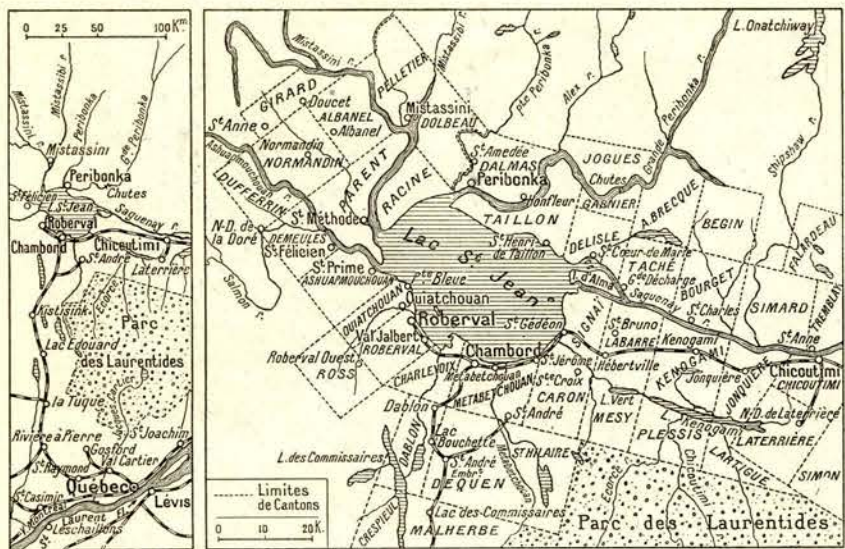
L'ILLUSTRATION

25 FÉVRIER 1922



LA CÉRÉMONIE DE LA REMISE AUX INVALIDES DES DRAPEAUX ET ÉTENDARDS DES RÉGIMENTS DISSOUS

Au centre de la cour d'honneur, le maréchal Pétain (isolé à gauche, devant un groupe de généraux) remet à la garde du général Malletterre, directeur du Musée de l'Armée, qui lui fait face, les glorieux emblèmes.
Phot. J. Clair-Guyot.



De Québec à la Péribonka.

Les cantons du lac Saint-Jean.

PÈLERINAGE FRANCO-CANADIEN

AU PAYS DE MARIA CHAPDELAINE

(LETTRE DE NOTRE CORRESPONDANT DE QUÉBEC)

Peu de livres ont eu le succès unanime et éclatant de Maria Chapdelaine. Lorsque ce roman parut chez nous en librairie, on voulut savoir qui était l'auteur d'une œuvre où se révélait un chef-d'œuvre et l'on sut que Louis Hémon, « engagé » comme simple ouvrier par un défricheur de Péribonka, avait vécu la vie de son livre et qu'il était mort accidentellement après avoir envoyé son manuscrit en France. L'article où M. Henry Gaillard de Champis raconte le voyage qu'il vient de faire « Au pays de Maria Chapdelaine » complètera utilement ce qui, jusqu'ici, a été dit sur ce roman de la Nouvelle-France, où ressuscite la sensibilité de Bernardin de Saint-Pierre.

... Ainsi, comme une petite Lorraine il y a quelque vingt ans, une jeune Canadienne a conquis le cœur de la France et, dans l'estime, dans l'amitié des gens de chez nous, Maria Chapdelaine est devenue la sœur de Colette Baudoche. J'ai donc voulu connaître son pays, faire le tour de ce lac Saint-Jean où les villages s'appellent Normandin, Honfleur, Bordeaux, Chambord. Louis Hémon en parlant comme du « pays de Québec », je pensais y aller en promenade : Paris-Enghien... ou à peu près. En réalité, de Québec au lac Saint-Jean, il y a dix heures de chemin de fer. Puis, pour connaître la terre et l'« habitant », il faut encore prendre le train, rouler en auto dans des conditions... variées, franchir des gués, naviguer des heures ; bref, tout ce qui peut déconcerter un bon Français sédentaire...

C'est pourquoi, non content de l'effort nécessaire et suffisant, je résolus d'être héroïque, et de pousser jusqu'à Chicoutimi, capitale de cette lointaine région. Pour m'y entraîner, il est vrai, et me retenir, j'avais la courtoisie des RR. PP. Eudistes français qui desservent une des deux paroisses de la ville. Le Père Courtois, notamment, me fut un guide précieux et je lui dois, avec de bien chers souvenirs, les clichés qui, sans aucun doute, séduiront le plus vos lecteurs.

**

A peine sortis de Québec, l'enchantement commence. Partout c'est la forêt ; et malgré l'austérité des arbres verts au fût noir, elle charme encore plus qu'elle n'impose ; sous la caresse du soleil, le tronc blanc des bouleaux prend des teintes rosées, les trembles balancent leur chevelure légère, et surtout les érables étalent leurs masses rouges. J'ai vu bien des automnes dorés ; je ne sais s'il ne faut pas leur préférer la splendeur de cette pourpre épanouie comme un manteau royal...

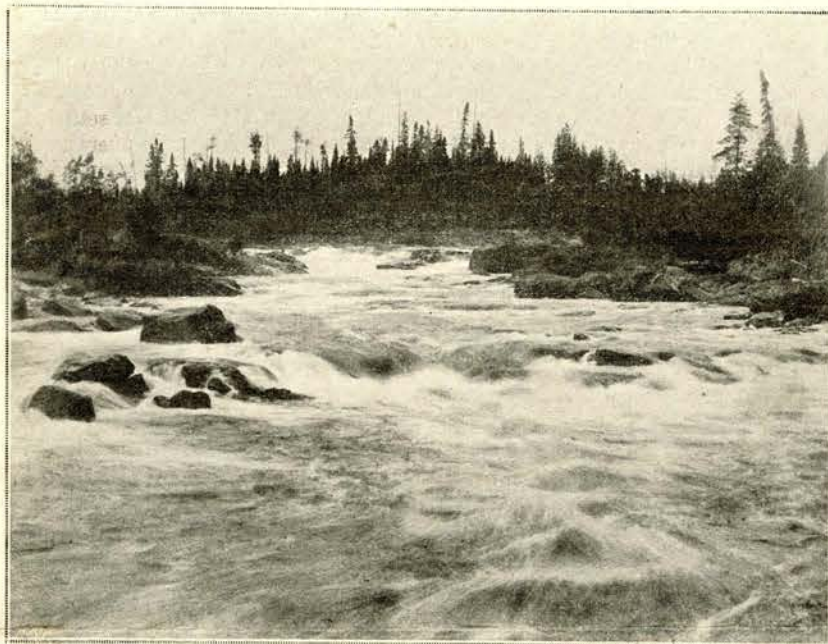
Ce sont aussi tous les jeux de l'eau capricieuse. Après les violences d'une

rivière en cascades, voici le cours paisible, silencieux d'un ruisseau, puis l'élégance d'un lac épanoui.

Parfois, il est vrai, l'aridité surgit : rochers à fleur de sol ou vastes « brûlés » qui sentent encore le désastre. Mais la vie réapparaît bien vite, avec tous ses sourires, toute sa vigueur aussi, et jusqu'à la nuit tombante nous assisterons au spectacle incessamment renouvelé du soleil jouant à travers les branches ou à la surface des grands miroirs d'eau.

Des distractions viendront d'ailleurs couper notre contemplation.

Ce sont d'abord les arrêts multipliés du train en pleine campagne, au bord d'un petit trottoir en bois, devant une cahute, quelquefois devant un simple poteau indicateur. Regardez-vous par la fenêtre ? vous voyez descendre trois, quatre porteurs lourdement chargés de provisions, d'ustensiles et d'engins variés. Derrière eux, des « messieurs » équipés, harnachés, armés ; certains semblent sortir du Bazar de l'Hôtel de Ville, d'autres ont l'élégance du parfait « gentleman ». Les uns et les autres sont des citadins qui vont camper. Pendant plusieurs heures encore, ils auront à grimper dans la montagne, à franchir des rivières, à cheminer sous bois. Mais ils oublient vite leur fatigue quand, au cœur de la forêt ou face à un grand lac scintillant, ils atteignent enfin leur maison rustique. Elle est toute en bois, planches et rondins. Dans les pièces, plus vastes que nombreuses, l'ameublement est sommaire ; on couche presque en dortoirs et l'on participe à tous les travaux du ménage. Mais, une fois dehors, quelle vie facile, saine et mouvementée : chasse à l'orignal ou au caribou, longues promenades en canoës d'écorce, pêche à la truite, au saumon... Au gros de l'été il faut fuir, il est vrai ; moustiques, maragouins et mouches noires



UN PAYSAGE DU CANADA A L'ÉTAT DE NATURE. — Les rapides de la Rivière-à-l'Ours, dans la région de Chicoutimi.

s'emparent du bois et martyrisent quiconque ose y pénétrer. Mais le printemps, l'automne surtout y sont incomparables, et je comprends que des Parisiens franchissent l'Océan pour répondre à une invitation de chasse dans les Laurentides. A quand des traversées spéciales pour « l'ouverture » au pays de Québec ?

... Cependant que je suis en pensée les « campeurs », un enfant pousse un cri qui émeut tout le wagon : « Un ours ! Venez voir un ours ! » Eh ! oui, c'est bien un ours brun, mais tout petit et... attaché. Autour de son poteau, il tourne. Parfois il veut s'élançer... Mais la chaîne tendue l'arrête brusquement, il retombe à terre et reprend sa course en rond.

En fait, l'ours est ici un gibier rare et d'ailleurs peu dangereux. Sa peau, sans être à dédaigner, ne provoque pas la convoitise des chasseurs, qui préfèrent de beaucoup tenir au bout de leur fusil un orignal ou même un caribou.

Mais le temps passe et la nuit tombe ; nous arrivons à Chambord, gare d'embranchement pour les rives du lac Saint-Jean. Vous n'attendez pas que rien ici rappelle le fastueux château. Personne — heureusement ! — n'a eu



Un champ d'avoine dans la paroisse de Péribonka.



Un champ de blé dans la paroisse de Saint-Félicien.

LES RICHESSES AGRICOLES DU SOL CANADIEN, QUAND LA FORÊT EST DÉFRICHÉE





Première installation des trappistes à Mistassini.



Le monastère de Mistassini, aujourd'hui.

l'idée de transporter sur une porte ou une fenêtre les F entrelacés ou la Salamandre que vous rencontrerez, au contraire, sur tel « building » de New-York. La petite gare de bois n'est qu'un hangar, et les conducteurs d'auto qui attendent le client n'ont endossé aucune livrée. Le chapeau kaki planté sur l'oreille, le chandail rouge cerclé de vert, la pipe au bec, les mains dans les poches, ils se balancent d'un pied sur l'autre ou circulent sans bruit avec leurs chaussures de cuir souple. Evidemment, entre ce nom — Chambord! — et ces choses familières, le contraste est un peu vif. Mais si nous quittons la gare pour suivre dix minutes un chemin banal, nous voici bientôt face au lac.

La lune sort péniblement d'un amas de nuages couleur d'encre; à l'autre extrémité de l'horizon, des teintes mauves, violettes, rouges prolongent l'adieu du soleil: sous ce ciel divers que semblent se disputer le jour et la nuit, l'eau s'étend indéfinie, silencieuse, ici obscure, inquiétante, et là frissonnante comme sous une caresse lumineuse. Qu'avons-nous besoin de souvenirs et de comparaisons? Une telle beauté justifie un tel nom et ce nous est une joie que, désormais, ce seul mot Chambord évoque pour nous, d'une part, l'art royal d'une époque raffinée, et, de l'autre, la campagne magnifique où des paysans issus de notre race perpétuent les vertus de leurs ancêtres.

Le lendemain nous découvrons, dans ce pays neuf, un village neuf entre tous. Val-Jalbert compte quelques années à peine. Les chutes puissantes de la rivière Ouatichouan devaient faire surgir ce qu'on appelle ici un moulin à bois ou une fabrique de pulpe. La chute a créé l'usine, l'usine a créé le village. Celui-ci est charmant. Entre la fabrique et la rivière qui se creuse un lit sinueux et accidenté dans des parois de roc, de petites maisons de bois s'étagent, un peu uniformes mais coquettes, bien éclairées, près d'une église toute blanche et d'une école comme je n'en ai jamais vu dans aucune campagne. Pas de luxe, certes, mais de grands panneaux blancs, un balcon, des fleurs; tout autour, des arbres; à l'intérieur, de vastes salles, éclairées, aérées, et un matériel qu'on dirait sorti de chez Hachette ou Delagrave. Cependant Val-Jalbert, par son caractère industriel, contraste avec les autres villages de cette contrée essentiellement agricole. La population en est moins stable, moins indépendante aussi. Dans ce petit monde brusquement surgi de terre et où tout dépend un peu d'un maître, Samuel Chapdelaine se sentirait dépaycé...

Que de fois, au contraire, sa femme n'a-t-elle pas dû soupirer en pensant à ces « paroisses » qui s'appellent Saint-Prime, Saint-Félicien, Saint-Méthode! Semées le long de belles routes bien entretenues, entre des champs immenses où les épis poussent drus et lourds, où l'avoine atteint les épaules d'un homme, où les domaines se payent 40.000 ou 50.000 piastres (au pair, la piastre vaudrait 5 francs), elles ont une beauté plantureuse, et dispersent leurs richesses avec une prodigalité qui étonne le Français accoutumé à des horizons plus étroits, à des prévisions plus économes. De leur richesse, on pourrait dire de leur faste, l'église est toujours le monument le plus éloquent. Là où il y a dix ans, quinze au plus, se dressaient de modestes temples en planches, s'érigent maintenant des édifices vastes comme des basiliques, étincelants de blancheur,



Frère Robert au milieu des cages de ses renards.

Phot. du R. P. Courtois.

rutilants de dorure. Les tuyaux d'orgue eux-mêmes sont le plus souvent revêtus de gris, de rouge et d'or!

Pour y accéder, parfois, il faut gravir un escalier d'honneur à plusieurs étages; sur chaque palier, dans des corbeilles de bronze, des géraniums s'épanouissent, et à chacune d'elles pend une petite étiquette indiquant quelle dame de la paroisse entretient chaque plante. L'on devine quelle émulation préside à ce concours de décoration pieuse. Ici Laura Chapdelaine eût été vraiment à sa place, et je crois l'entendre nous dire: « Notre église, monsieur, a coûté 250.000 piastres. »

**

Ce sentiment de naïve et légitime fierté, nous le trouvons chez tous ceux qui furent, autour du lac Saint-Jean, les acteurs d'une transformation prodigieuse. Il y a quelque trente ans, cette région était à peu près inculte, inhabitée. Dans les grandes villes, on s'en moquait non sans dédain. Aujourd'hui, tout le monde tourne les regards vers elle. C'est que, de 1901 à 1918, la population y est passée de 12.326 habitants à 30.660, que les écoles y sont au nombre de 150, que la production du blé y est une des plus abondantes de l'univers, que 75 % des cultivateurs possèdent le téléphone, que les autos pullulent comme chez nous les bicyclettes, et — encore une fois — qu'on y construit des églises d'un million de francs environ... Comprenez-vous, maintenant, qu'au seuil de la forêt sauvage la mère Chapdelaine soupirât tristement en songeant au clocher de Saint-Félicien?

Pourquoi donc, à cette vie facile des riches « paroisses », Samuel Chapdelaine préféra-t-il toujours l'éternel recommencement du défricheur? Je ne comprends pas encore. Aussi bien une halte s'impose et justement le monastère de Mistassini nous ouvre ses portes.

Au sommet d'une colline déserte, face à la rivière écumante, quelques trappistes français venaient, il y a vingt ans, chercher un refuge pour le travail et la prière. Ils s'installèrent dans une cahute de rondins. Aujourd'hui, un magnifique couvent domine tout le pays, commande une vaste exploitation agricole. Ce nouvel exemple montre la prodigieuse richesse de ce sol neuf, explique les espoirs illimités d'un Wilfrid Laurier disant: « Le vingtième siècle sera le siècle du Canada. » Nous ne nous arrêtons pas à philosopher. Le Père Prieur ne nous le permet pas. Ce Français est si heureux de revoir des Français! Alors ce sont tous les petits soins de l'hospitalité cistercienne, multipliés, raffinés par la délicatesse de chez nous. Ce que fut notre journée, vous le devinez sans peine et je ne vous redirai ni l'office du soir, ni les repas à l'hôtellerie, ni la visite du domaine. Quelques détails seulement et d'ordre très divers.

D'abord nous éprouvâmes une joie d'enfants à découvrir dans ce pays froid, en plein automne, de magnifiques carrés de fraises serrées, énormes, et de quel rouge! Auprès, des asperges! Pour des gens réduits six mois de l'année aux pommes de terre et aux légumes de conserve, c'était plus qu'une joie des sens, c'était un peu le retour au pays natal...

Mais, chez nous, nous n'aurions pu suivre le frère Robert au milieu de ses élèves, renards de tout poil, renards jaunes, renards noirs, renards argentés. Voici d'abord les adultes: dans de grandes cages grillées, ils vont, viennent, mais, à notre abord, se réfugient bien vite dans leur petite cabine de bois. Cela ne fait pas notre affaire. Frère Robert pénètre dans une cage, se glisse vers la cabine... Le renard file et, d'un bond, saute tout en haut du treillage. De son museau pointu, de ses yeux jaune clair qui tourbillonnent, de ses oreilles dressées, il nous regarde, effaré et menaçant. Du dehors, je m'approche. Il s'élançait. Hop! Frère Robert l'a happé au passage et le voilà impuissant et rageur, suspendu par les pattes de derrière par un bras vigoureux. Mais son gardien a pitié de lui; il le met dans son tablier, le serre contre sa poitrine et ce religieux, qui n'a pas le droit de parler aux hommes, trouve des mots touchants pour apaiser la bête sauvage...

Les renardeaux ne se laissent pas approcher plus facilement. Mais, comme ils logent beaucoup plus à l'étroit, ils ont moins la liberté de leurs mouvements. Ne pouvant fuir, ils voudraient disparaître. En voici deux qui, accolés l'un à l'autre, la tête aplatie sur le sol, le corps appliqué au mur, semblent des gargouilles vivantes. Frère Robert lui-même ne peut les rassurer et nous les quittons bien vite en songeant, non sans mélancolie, que ces jolies petites bêtes, élevées par des disciples de saint Bernard, finiront au cou de quelque élégante New-Yorkaise.

Les trappistes de Mistassini ont heureusement d'autres élèves. A leur juvénat, ils reçoivent des enfants, des adolescents de douze à dix-huit ans qui mènent déjà la vie conventuelle: prière, étude, travail manuel; et ce n'est pas un spectacle banal de voir ces clergeons quitter, le soir, leur habit des champs pour revêtir la robe blanche et s'asseoir au chœur. Cette vision, d'ailleurs, me fut une révélation.

A rencontrer partout des exilés: Trappistes, Frères de Saint-François Régis, RR. PP. Eudistes, j'ai déploré d'abord que tant de forces, physiques, intellectuelles et morales, eussent été jetées hors de France. Puis j'ai réfléchi:

même quand ces monastères, ces paroisses, fondés par les nôtres, auront passé, comme il est naturel, à des mains canadiennes, le souvenir des fondateurs demeurera vivant, leur tradition, leur esprit subsisteront. Les noms qu'on prononcera avec un respect, une gratitude filiaux, seront des noms de chez nous; l'histoire qu'on écrira sera vraiment une histoire canadienne-française.

Je songeais à tout cela, le soir, en regardant de ma fenêtre « le grand pays muet » étendu devant moi. Sous la lune sereine, entre ses rives sombres, la Mistassini, coupée d'îlots de granit rose, glissait frissonnante et moirée. Et je comprenais quelle émotion sacrée avait dû saisir, il y a deux cent cinquante ans, ceux qui avaient planté, pour la première fois, la croix du Christ et le drapeau de la France.

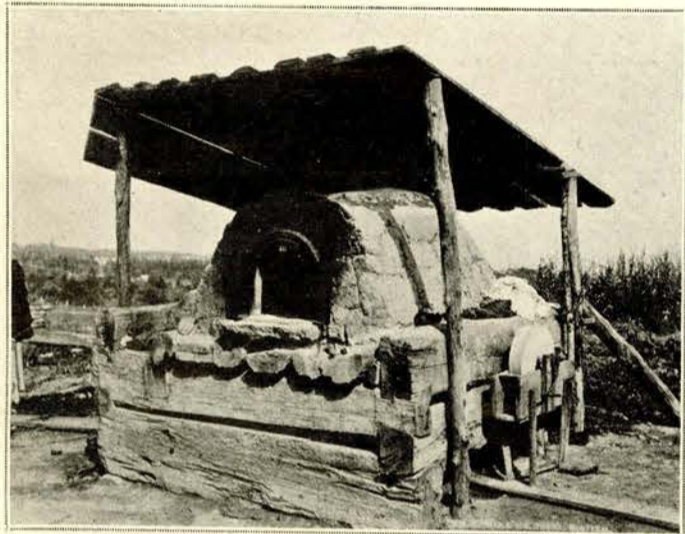
**

« Messieurs, le postillon s'impatiente. » — Ces mots du Père hôtelier précipitent nos adieux et déjà nous rêvons de petits chevaux canadiens aux jarrets nerveux, aux clochettes joyeuses, de claquements de fouet dans l'air sonore...

Ah! oui, le postillon, c'est bien l'homme de la poste, quelque chose comme le facteur rural, mais sans uniforme ni fouet, et accoudé au volant d'un « tacot » bossué, boueux et malodorant. Ça va être gai!

Heureusement, les bons Pères Trappistes semblent nous avoir communiqué un peu de leur simplicité, de leur bonne humeur ingénue. Nous sentons que rien ne pourra nous faire perdre le sourire.

Bien nous en prend, car c'en est fini des belles routes droites et planes. Ici, la glaise boueuse; là, le sable; ailleurs, une terre dure semée de pierres; partout, des voies étroites, à angles brusques. Mais le postillon, qui les connaît toutes, n'a jamais une seconde d'hésitation; dans les ornières, sur les ponts



Ancien four à pain dans une paroisse de colonisation.

faits de rondins mobiles, en ligne droite, aux tournants, il fonce avec l'impétuosité d'un Lassalle ou d'un Murat. Soulevés, projetés en avant, ramenés brusquement sur nos sièges défoncés, ballottés à droite, à gauche, nous rions à perdre haleine, — quand le vent rabat sur nous une gerbe d'eau sale en pleine figure. Alors nous fermons les yeux, la bouche, nous tâchons d'être stoïques. Mais le moyen de garder une attitude de moine en prière dans une auto aux allures de toboggan? Nous repartons à rire et l'eau sale recommence à nous asperger...

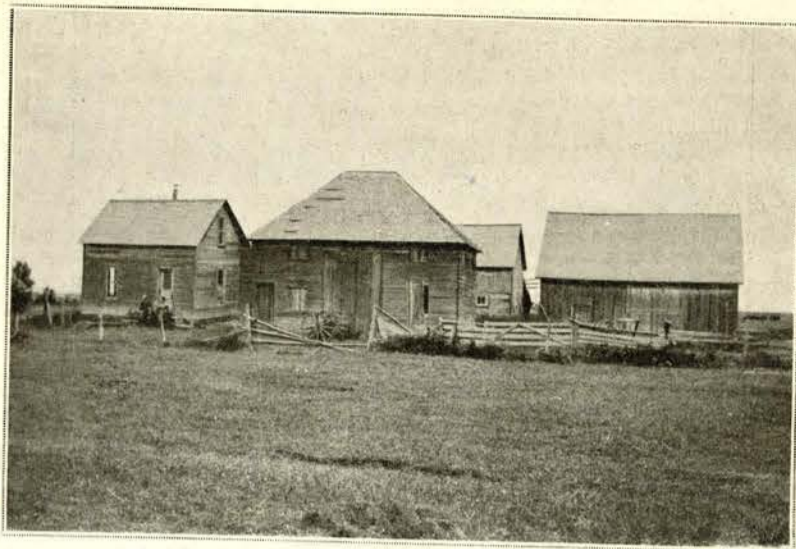
Notre chauffeur dédaigne ces contingences. Il va, attentif seulement aux petites mallettes de tôle qui, à chaque porte, se balancent au bout d'une tige de fer, elle-même fixée à un poteau. Parfois il freine brusquement, saute à terre, glisse dans la boîte une lettre ou le journal local, remonte, défreine et repart. Le plus souvent, il ne daigne pas s'arrêter, jette à terre le courrier et, pour avertir le destinataire, lance un cri qu'emporte le vent. Pourquoi cette inégalité de traitement envers des contribuables aux mêmes droits? Calcul, caprice, qui le saura jamais?

Cependant, comme les routes, la campagne a changé d'aspect. Plus de grosses paroisses; de loin en loin, un petit groupe de maisons chétives (l'un d'eux s'appelle modestement Petit-Paris); le plus souvent des maisons isolées, parfois de vraies cahutes, semblables à nos baraques de chiffonniers: nous sommes en pays de « colonisation », et le pays de colonisation, c'est surtout la forêt à défricher.

Çà et là, nous apercevons bien des « roughs », — c'est-à-dire, derrière des maisons, elles-mêmes au bord d'une route sommaire, des terres étroites, toutes en longueur, qui entre leurs clôtures de bois montent jusqu'à la forêt. Mais c'est déjà le second stade de la « colonisation ».

L'homme qui a obtenu une « concession » défriche d'abord de la forêt juste le carré nécessaire à sa demeure; et aussitôt il se met à l'œuvre. Abatte des arbres et des arbres, arrache de vieilles souches tenaces, brise la pierre, fait sauter le rocher, puis remue une terre lourde et noire, telle est pendant des mois la besogne de ce solitaire. Et il lui faut faire vite, tant est courte la saison du travail. Aussi, il ne s'attarde pas à un déblaiement minutieux: pierres, racines, souches, il entasse tout cela, en différents points de son champ, se contentant, aux labours, d'incliner sa charrue à droite et à gauche. Un peu de terre perdue? Qu'importe! Le temps gagné est bien plus précieux!

La première récolte permet de transformer l'installation primitive. La cahute de rondins devient hangar ou cuisine. A côté, ou devant, une vraie maison s'élève, peinte en blanc, où sonnera bientôt le téléphone, où nasillera le phonographe, où trépidera peut-être un piano mécanique. Les colons épars se rapprocheront; on leur enverra un curé. Celui-ci ne sera pas seulement leur guide spirituel; il sera leur chef et, au sens paternel, leur patron. C'est lui qui, du gouvernement provincial, obtiendra les fonds nécessaires à l'église, à l'école, aux routes, dans quelque temps au chemin de fer. Voilà pourquoi la commune est restée ici « la paroisse »; voilà pourquoi « ses habitants » emploient leur première richesse à l'agrément du presbytère, à la splendeur de l'église.



La ferme des Bédard: à gauche, petite maison d'habitation où Louis Hémon occupa la chambre dont la fenêtre s'ouvre au rez-de-chaussée à droite.

Phot. comm. par M. Damase Potvin.

Mais, encore une fois, pourquoi Samuel Chapdelaine a-t-il toujours refusé les avantages d'une stabilité durement acquise? Pourquoi cet appétit de recommencements sans fin, de fondations sans achèvement? Louis Hémon a-t-il vraiment observé ou naïvement inventé ce personnage aventureux?

La réponse est facile: Samuel Chapdelaine est vrai et d'une vérité, sinon banale, du moins nullement exceptionnelle.

En 1918 vivait, au lac Saint-Jean, un vieillard de quatre-vingt-dix-huit ans. Joseph Larouche avait vécu comme le père Chapdelaine. Défrichant la forêt, défonçant le sol, élevant sa maison, groupant la paroisse, fixant d'un mot et d'un geste la place de la future église; puis, le temple bâti, quand la présence de Dieu avait pour ainsi dire consacré la victoire du travail humain sur la nature hostile, le père Larouche repartait pour d'autres conquêtes.

Car c'est bien l'esprit de conquête qui anime ces descendants de nos Bretons ou de nos Normands. Pour enchanter leur sommeil, pas n'est besoin de

L'azur phosphorescent de la mer des tropiques,

ni de son mirage doré. La réalité toute proche leur suffit: le reuil chaque jour accentué de la forêt devant leur hache infatigable. Dès lors, peu leur importe le repos de « l'habitant » fixé au sol. Avancer, avancer toujours, voilà leur tâche, leur mission. Ils ne connaîtront d'établissement que dans la mort. Un Samuel Chapdelaine, un Joseph Larouche sont, à leur manière, des héros.

Pour eux, quel adversaire que la forêt! L'été, elle flambe comme avec un malin plaisir. Alors, au lieu des beaux arbres bons pour la pulpe, le meuble ou la bâtisse, il ne reste plus que des « chicots » calcinés, des pieux, ou de grandes tiges minces, étêtées, ébranchées, noircies, pareilles à des javelots brisés.

L'hiver, vue à travers les glaces d'un wagon-salon ou parcourue quelques heures dans un traîneau confortable, la forêt paraît enchanteresse. Pins, sapins, dans leur robe de neige, perpétuent un paysage de Noël; quant aux arbres dépouillés, leurs branches gainées de glace scintillent au soleil, bruissent sous le vent comme d'innombrables lustres de cristal. Mais pour celui qui vit dans le bois, contre la bise coupante, la neige, la solitude, l'ennui, un seul refuge: le grand poêle à ponts, qu'enveloppe la fumée des pipes. Laura Chapdelaine comme on comprend votre nostalgie des belles paroisses, et vous, Maria, quel courage généreux recouvre votre douceur!

**

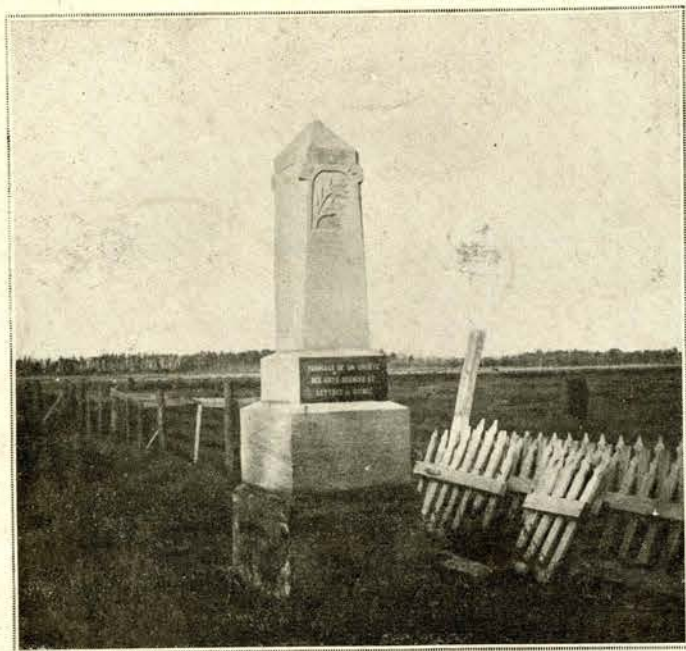
— Pérignonka!

Ce cri, nous l'attendions depuis longtemps. Pourtant, il nous fait battre le cœur. Le village est sans grâce particulière: le long de l'eau, de petites maisons



La forêt canadienne en hiver.





Monument de Louis Hémon, à Péribonka. — Phot. du R. P. Courtois.

blanches, à galerie, pareilles à toutes les autres. Le lac lui-même n'est ni plus majestueux, ni plus élégant qu'à Chambord ou Robertval. L'église est toute simple et ferait piètre figure près de Saint-Félicien. Mais c'est sur le seuil de cette église en planches, face à ces eaux tranquilles, qu'apparut pour la première fois celle que devaient aimer l'aventureux François Paradis, le beau Lorenzo Surprenant, l'honnête Eutrope Gagnon, et avec eux tout le Canada et la France entière. Et c'est bien le paysage qui convenait à sa beauté simple, saine et loyale; et là tout près, l'église, demeure de paix elle aussi, de pureté, de force et d'amour.

A deux pas de l'église, presque au bord du lac, une petite stèle, avec cette inscription : « A LOUIS HÉMON — HOMME DE LETTRES — NÉ A BREST (FRANCE) — LE 12 OCTOBRE 1880 — DÉCÉDÉ A CHAPLEAU (ONTARIO) — LE 8 JUILLET 1913. »

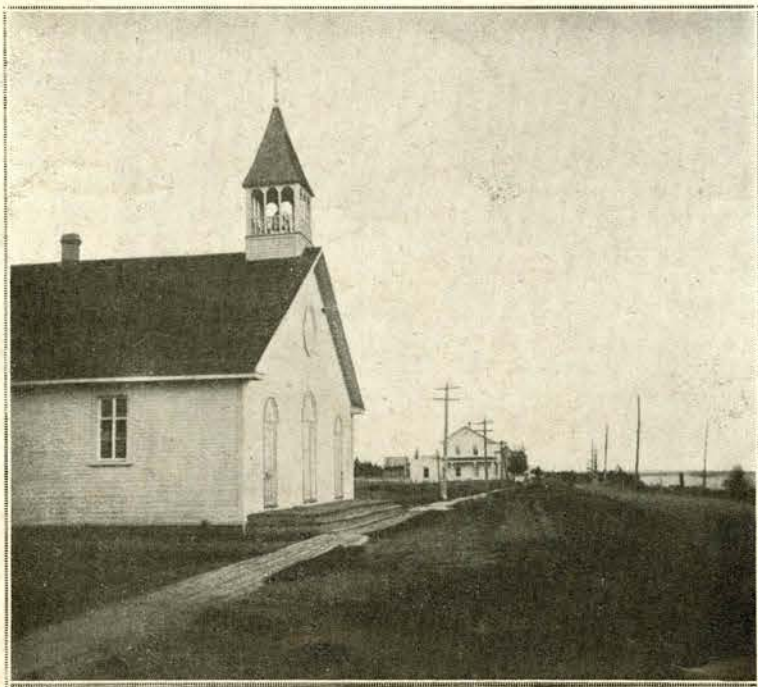
Ce monument, dû à la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, et plus particulièrement à l'initiative de son distingué et dévoué secrétaire, M. Damase Potvin, fut érigé en automne 1919, sous la présidence de l'Honorable J. E. Perrault, ministre de la Colonisation, assisté de M. Henri Ponsot, consul général de France au Canada.

Rien de plus simple, sans doute, mais rien de plus convenable non plus à l'œuvre de cet aventurier modeste qui, pour connaître du nouveau, s'était, chez Samuel Bédard, colon canadien, gagé comme ouvrier à huit piastres par mois. La France, qui s'honore si justement de ce fils à la fois vagabond et fidèle, voudra sans doute lui rendre hommage, elle aussi. Je souhaite que, comme au lac Saint-Jean, on se contente d'une stèle sans attributs ni allégories. Dans un médaillon central, le profil énergique et fin de Louis Hémon; et si l'on veut, sur les côtés, le sourire sérieux d'une jeune paysanne, la figure énergique d'un vieux Normand. Ce pourrait être une belle œuvre, que viendraient saluer tous les Canadiens de passage en France.

... Cependant notre pensée, à nous Français, se reportera sans cesse — avec quelle émotion! — vers la petite église du lac Saint-Jean où pour la première fois Maria Chapdelaine apparut à Louis Hémon.

**

Deux mots maintenant sur *Maria Chapdelaine* et l'opinion canadienne. Bien entendu, ce livre passa, dès le premier jour, pour le plus beau qu'ait inspiré le Canada; et aujourd'hui son succès prodigieux chez nous suscite ici une fierté joyeuse. Quelques discussions se sont élevées pourtant qu'il importe de connaître. J'ai entendu contester que la vie des colons fût une vie triste.



Eglise de Péribonka. — Phot. du R. P. Courtois.

On prête à ces défricheurs une jovialité intrépide, on cite leurs mots, leurs chansons, leurs farces. D'autres, au contraire, invoquant faits et témoignages, concluent à la vérité de la grisaille peinte par Louis Hémon.

Pour ma part, et malgré les soupirs de Laura, je n'ai pas trouvé que son livre fût ni déprimant, ni désolant; et si la vie des Chapdelaine et des Gagnon ne convient pas à des « déracinés » comme l'accordeur de pianos, je conçois très bien que des indigènes y trouvent la satisfaction de leur humeur indépendante et curieuse. Reste que le paysan canadien a l'esprit rieur et volontiers caustique. Comme tel, il est bien resté Français. Ne le croirait-on pas de chez nous, ce dialogue d'un sacristain-fossoyeur et d'un octogénaire?

« — Eh bien, père Téléphore, encore de ce monde? »

« — Oui, oui, je crois que la mort m'a oublié... Ça te fait rager, maudit? »

« — Bah! le diable saura ben toujours t'attraper. »

Mais quel sacristain, quel suisse en France oserait user de la même liberté avec son évêque? Voici pourtant une histoire vraie :

« Monseigneur est arrivé, comme d'habitude, une demi-heure en avance. Au bout de dix minutes, il commence à s'impatienter; au quart, il veut procéder à la confirmation dans une église vide. Le curé respectueux obtient un répit. Cinq minutes après, nouvel émoi épiscopal, nouvel embarras du curé, du vicaire. Mais le sacristain s'approche de l'évêque et, lui mettant sa montre sous les yeux :

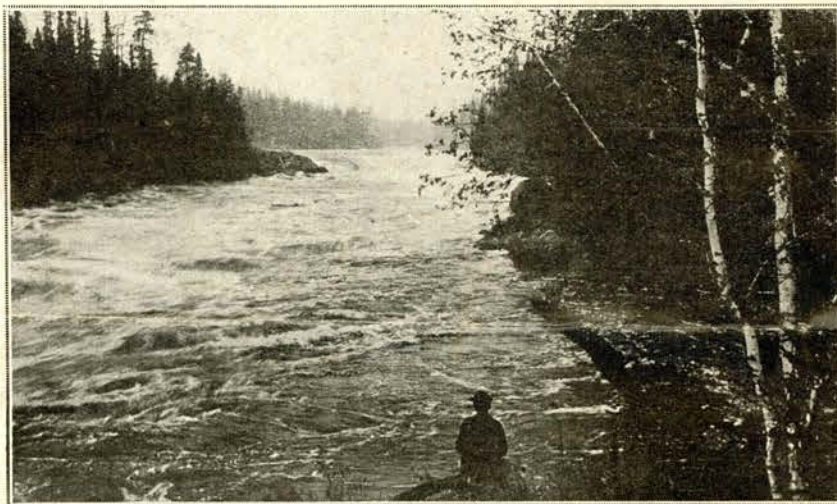
« — Monseigneur, vous êtes de travers. »

« Monseigneur s'arrêta, sourit et attendit. »

Evidemment, ces mots sont caractéristiques d'un pays. Mais ceux-là, ou d'autres analogues, eussent-ils été à leur place dans *Maria Chapdelaine*? Et puisque sur la gaieté ou la tristesse des colons l'opinion canadienne elle-même n'est pas unanime, pouvons-nous prendre parti?

Le désaccord est moins vif touchant la vie religieuse des Chapdelaine. Tout le monde reconnaît avec quel respect Louis Hémon a parlé de choses qui semblent lui avoir été personnellement étrangères. Mais on est à peu près unanime à affirmer qu'ici il n'a pas été jusqu'au fond des âmes.

Je ne connais pas assez le peuple des campagnes pour intervenir dans le débat. J'ai dit l'influence sociale du clergé, ses causes et ses bienfaits. Mais chez « l'habitant » du lac Saint-Jean, il y a certainement autre chose que l'acceptation d'une autorité dévouée, autre chose que la reconnaissance pour des services d'ordre temporel.



La Petite Péribonka.

Ces sentiments suffiraient à expliquer le succès des souscriptions multiples ouvertes depuis un an par et pour les collèges ecclésiastiques de la province. (Je connais un séminaire qui, en pays agricole, a recueilli 500.000 piastres.) Ils me suffiraient à expliquer certaines paroles.

— Monseigneur, nous avons de belles églises. Mais il faut surtout de vrais prêtres de Dieu. C'est à vous de nous en faire; je souscris 500 piastres pour votre séminaire.

Ces mots d'un simple cultivateur expriment bien « la foi » qui reste ici celle du peuple, foi simple, traditionnelle, reçue et transmise comme un héritage, mais grâce à laquelle les esprits se meuvent naturellement dans le surnaturel.

C'est elle qui explique le plus souvent l'attitude de certains Canadiens en face de la mort. On s'est étonné parfois de leur indifférence apparente devant le cadavre d'un être cher. Mais, chez nos paysans, la douleur est-elle beaucoup plus extérieure? Peut-être aussi la fécondité des familles adoucit-elle l'amertume des disparitions prématurées. Pourtant c'est bien la pensée, la certitude de l'éternité bienheureuse qui, par-dessus tout, apaise la grande douleur.

Dans une église du lac Saint-Jean, j'ai assisté aux funérailles d'un garçonnet de dix ans : funérailles matinales comme presque toujours ici, très modestes, sans cortège. Dans toute leur attitude, le père et la mère conservaient une vraie dignité; mais s'ils ne s'affaissaient pas, s'ils ne sanglotaient pas, ils pleuraient simplement, à grosses larmes lentes, et tous les parents en deuil de chez nous eussent reconnu en eux des frères de douleur.

Qu'importe, après cela, telle parole de paysan qui nous semble trahir une absolue sécheresse de cœur ou telle phrase pieuse qui nous paraît inhumaine à force de sublimité? Les jugements sommaires sur des faits de détail risquent fort d'être injustes et, avant de critiquer, il faut essayer de comprendre.

Voilà pourquoi j'ai tâché, non pas de rien ajouter à Louis Hémon — ce qui eût été pour le moins impertinent — mais, à propos de son livre, d'apporter, sur certains points que nos amis jugent importants, un supplément d'information.

... Quoi qu'il en soit, l'apparition de *Maria Chapdelaine* est pour nos deux pays un véritable bienfait, et s'il est vrai qu'en littérature, du moins, aimer c'est d'abord comprendre, et que certaines admirations sont révélatrices des âmes, la France et le Canada peuvent être également fiers, l'une de compter un chef-d'œuvre de plus, l'autre de l'avoir inspiré.

GAILLARD DE CHAMPRIS.